

Cahiers du Sud

Tome X. — 1^{er} Semestre 1933.

M. Pierre Quint

Notes sur les idées de Défense Nationale et de Patrie

A PROPOS DE L'ATTITUDE D'ANDRÉ GIDE A CE SUJET (1)

A l'âge de 13 ans, Gide déclarait :

— En 1870, « si j'avais été la France, je ne me serais pas défendu... »

A 45 ans, évoquant, dans *Si le grain ne meurt*, ce souvenir d'enfance, il écrivait :

« Je raisonnais là-dessus... comme un idéologue, comme un enfant et comme un sot. »

Mais aujourd'hui, Gide, ayant adhéré aux vues communistes, doit penser que le raisonnement de l'« idéologue » n'était sans doute pas si « sot »...

Nous avons tendance à juger idéologique, simpliste et, par conséquent, infantine et sottise toute affirmation nette qui s'oppose à la nôtre, et notre propre pensée même, lorsqu'elle a changé et qu'elle s'oppose à celle que nous avons acquise.

« J. P. (sans doute Paulhan) me persuadait récem-

(1) Ces notes inédites de M. Pierre-Quint devaient servir à la composition d'un chapitre intitulé : « *L'individu, la patrie et l'Europe* », chapitre qui aurait pris place dans son livre : *André Gide, sa vie, son œuvre* (Stock, éditeur).

ment d'un certain manque d'honnêteté dans ma déclaration contre la guerre et qu'il y avait quelque tricherie latente à se déclarer contre toute espèce de guerre, car l'insoumission à la guerre entre Etats entraînerait nécessairement une approbation de la guerre civile, etc... »

Telles sont les lignes les plus récentes de Gide sur cette question. Elles signifient : pour imposer la paix, sommes-nous prêts à faire la guerre ? — Dramatique problème. En 1916, 17 et 18, n'avons-nous pas entendu des phrases de ce genre ? — Nous luttons, disait-on, pour qu'il n'y ait jamais plus de guerre... C'était là une affirmation qu'un La Fouchardière, à juste titre, a ridiculisée...

*
* *

La « tricherie latente » qu'il y a à se déclarer « contre toute espèce de guerre », je la sens dans l'attitude des partis d'extrême gauche. Il y a, différentes l'une de l'autre, des mystiques de la paix chez les communistes comme chez les socialistes.

— Si tu veux la paix, prépare la paix, déclarent ces derniers, reprenant ainsi la formule de Briand.

Autrement dit : désormais quand il n'y aura plus d'armées, il n'y aura plus de guerre. Raisonement séduisant, qui rend nette et claire la propagande socialiste sur cette question.

Plus d'armées, ce serait supprimer les *moyens* de faire la guerre. Mais peut-on les supprimer aussi longtemps que subsistent les *causes* de la guerre. Plus d'armées ! Les hommes se battent avec leurs poings et leurs pieds. Ce n'est pas seulement une image. La Conférence du Désarmement de Genève aura eu, au moins, ce mérite de démontrer que le désarmement d'un pays est un leurre. Nous savons qu'un pays industriel réellement désarmé peut, en quelques mois, lever et équiper les troupes les plus puissantes. Plus l'Allemagne était désarmée, plus la France la craignait. Preuve : le dernier projet de désarmement français propose à l'Allemagne de lui rendre le droit d'établir le service militaire obligatoire.

En attendant le désarmement, si demain éclate la guerre, que feront les socialistes ?

— Nous marcherons, disent-ils en substance, en cas de guerre défensive.

Mais 1914 a prouvé que, dans l'état actuel de l'organisation internationale, tous les pays, au moment de la déclaration d'une guerre, se croient attaqués; tous croient lutter contre l'envahisseur...

Demain, en cas de mobilisation, les socialistes feraient l'union sacrée (pour apporter, comme ils disaient en 1914, par leur présence au gouvernement, plus de vérité (!) au pays).

Demain... Mais, à présent déjà, dans tous les pays où ils gouvernent...

— Si tu veux la paix, prépare la guerre... civile, déclarent les communistes.

Formule plus sincère, mais qui rend la propagande pacifiste plus difficile. Je pense à l'A *Manière de...* Jaurès par Reboux et Muller... — Plus d'armées, mais des hommes vêtus de pantalons rouges et marchant 4 par 4 sur un même rang, portant chacun leur fusil; plus de généraux, mais des chefs qui... plus d'artillerie, mais des canons que... etc. Les circulaires pour le Congrès d'Amsterdam : A bas le militarisme des grandes nations; dénonçons les milliards d'argent consacrés aux armements... insurgons-nous contre...; mais vive l'armée rouge, ses mitrailleuses, sa discipline.

Point de vue logique cependant. Les communistes eux, remontent aux *causes* de la guerre. Ils n'en voient qu'une : le capitalisme. Abattez-le, disent-ils, et la guerre disparaîtra.

Disparaîtra-t-elle ainsi, spontanément, comme par enchantement, avec l'instauration des Soviets sur la terre? La guerre est antérieure à l'ère capitaliste. D'autres régimes que le capitalisme ont donc engendré des conflits de peuples. La guerre résulte de causes économiques très générales, liées elles-mêmes aux passions humaines.

Je me lance dans l'utopie : le collectivisme règne dans les différentes parties du monde. Les nations ne sont plus que les provinces d'un groupement quasi-unique. Or voici que le problème de la répartition (et non plus celui de la production) crée des heurts entre les provinces. Disette de blé cette année. La province Allemagne se croit lésée, proteste... Un patriotisme local, régional se réveille. Révolte, guerre.

Rien ne se crée, rien ne se perd. On ne supprime pas

la guerre ; on transforme sa nature ; on canalise différemment les passions dont elle résulte, c'est-à-dire les passions nées des conflits entre groupements collectifs.

La violence, le trouble, l'horreur de la guerre pourraient être sans doute atténués par le travail long et progressif d'un grand nombre de générations. La guerre militaire serait remplacée par une guerre purement économique. De même à l'esclavage a succédé le ser-vage. A la vendetta, l'organisation actuelle de la justice. A celle-ci se substituera peut-être un régime où l'on soignera le délinquant. Mais il est vain de rêver à la possibilité de supprimer le crime. Il y a progrès lorsque le crime reste de plus en plus localisé dans ses conséquences, quand il trouble de moins en moins la société.

Jadis la guerre mettait fin fréquemment à une civilisation. En 1914, la civilisation européenne a survécu à la guerre.

Un communiste n'envisage pas l'organisation future de la paix dans un régime universellement communiste. Ce serait utopique, dirait-il. S'il considère l'avenir, il évoque un avenir encore plus lointain, un avenir où ce travail serait déjà réalisé, la fin dernière déjà atteinte; il évoque l'idéale société pacifique et sans classe.

Par crainte de l'utopie, le communisme se jette dans le messianisme. C'est sa force. Car tandis qu'il dresse, *une fois pour toutes*, devant nous le but ultime, il s'attache au présent. — Abattez ce qui est ; courage, avancez ; vous connaissez votre direction.

Le créateur d'utopie est un rêveur; le prophète messianique, un révolutionnaire...

L'extraordinaire savant Einstein prêche l'insurrection individuelle contre la guerre (d'accord sur ce point avec Wells) : — Si 10 % seulement des conscrits de chaque classe refusaient, dès maintenant, en temps de paix, de servir, les gouvernements seraient contraints de céder...

Raisonnement juste mais impuissant. Ces 10 % sont introuvables.

En cas de guerre impérialiste, disent les chefs communistes à leur troupes, servez. Vous n'avez pas le

choix. Mais, à l'heure H, nous vous demanderons de vous retourner contre vos maîtres. Vous serez armés. Nous transformerons « leur » guerre en « notre » guerre... Notre victoire remportée, vous déposerez pour toujours les armes ; c'est la paix perpétuelle que vous aurez gagnée...

Nous revenons ainsi à notre point de départ : — Si tu veux la paix, fais la guerre... civile.

Hélas, pas d'espoir sans mystique. — Mystique pour mystique je préfère celle qui, en bouleversant, peut recréer...

Si le communisme ne doit pas satisfaire notre espoir, c'est à l'intérieur de ce nouveau régime qu'il faudra reprendre la lutte... pour la paix...

*
* *

Personne plus que Gide n'a le sentiment des convenances sociales. Par son caractère profond, il a toujours été traditionnaliste (par opposition à : révolté). Curieux destin qui l'a amené à scandaliser ses contemporains ! C'est qu'il n'a pas pu ne pas remettre en question certains grands problèmes, et, en les examinant successivement, ne pas dire toute sa pensée.

Problème sexuel. *Corydon*. *Si le Grain ne meurt*.

Problème religieux. Il a hésité beaucoup plus longtemps dans sa croyance, et surtout à exprimer son incroyance, — tourmenté par la crainte de contrister des amis, des parents. On peut dire bien des choses, sauf que l'appareil religieux est devenu un mal, que Dieu n'existe plus. *Œdipe* le dit cependant.

Problème social. Le plus grave de tous. Cf : Son « Journal » dans les numéros de la *N. R. F.* de 1933.

Parmi les questions sociales, il en est une qui est en quelque sorte sacrée : la question de la patrie. Dans les démocraties où règne ce qu'on appelle la liberté de penser, il est difficile de s'exprimer librement à ce sujet. Un antimilitariste est considéré comme un incroyant il y a trois siècles : il est discrédité, mis au ban de la société ; il court le danger, sinon d'être brûlé en place publique, du moins d'être emprisonné.

Si la société d'aujourd'hui est si sensible quand le patriotisme est en jeu, c'est qu'elle le considère à

la fois comme vulnérable, et comme vital pour elle-même.

Gide a souvent insisté, dans ses essais critiques, sur la réalité de la notion de la patrie. La nier serait absurde.

Plus un homme se sentira français, allemand ou anglais, plus il pourra se sentir européen, dit Gide. Ainsi nous revenons à cette idée, qui lui est si chère et que j'ai développée dans mon livre (1) : c'est en s'affirmant comme être particulier que l'individu retrouve le général.

S'assimiler une culture, l'approfondir pour être à même de comprendre les autres cultures. Patrie équivalant à culture.

Dans les développements de Gide à ce sujet, il y aurait bien des points à discuter. Mais Gide sera probablement amené lui-même à leur apporter des retouches. De plus en plus pénétré par la relativité de toute vérité, sans doute expliquera-t-il désormais son attachement à la culture française par ses goûts personnels et non plus par la supériorité intrinsèque de la France.

Toute culture se déclare universelle, parce qu'elle prétend représenter l'homme, et non pas un type d'homme. C'est en ce sens que l'humanisme risque d'aboutir à un nationalisme intellectuel!

*
* *

Quelle serait aujourd'hui l'attitude de Gide devant une guerre nouvelle ?

Déjà en 1914, — s'il n'a pas protesté comme Romain Rolland, protestation qui fut un des actes les plus courageux de la guerre, — Gide s'est tu, silence qui n'a pas manqué de noblesse.

Juillet 1914 ! Gide ne reste pas désarmé. Puisque la patrie doit vivre, il faut, pense-t-il, que l'instinct de conservation collectif, la défense nationale, s'affirme. La nier, ce serait « escamoter » les données de fait, par paresse d'esprit ou hypocrisie. Par ailleurs,

(1) Ouvrage cité précédemment.

il semblerait à Gide inconvenant de soulever, en de telles circonstances, une question de principe : si ceux qui risquent leur vie se trompent sur la nécessité de leur devoir, leur sacrifice, pris en soi, n'en reste pas moins beau.

Cependant comment ne pas s'élever contre la mobilisation des consciences ? La plus pénible conséquence de la guerre, c'est, en effet, qu'elle enrôla tout dans l'armée, y compris la vérité. Nuage opaque, la propagande avait véritablement recouvert le pays de ténèbres. Pour la première fois dans l'histoire, un « *service du moral* », tenu d'ailleurs secret, prétendait non seulement régenter la vie intérieure de chacun, mais exiger de l'esprit une collaboration active dans un sens imposé par les dirigeants. C'est pourquoi, sous l'influence de cette « psychose de guerre », les romanciers, les savants, les philosophes, et même les plus grands représentants de l'« élite » européenne, n'hésitèrent pas à mettre leur art, leur science, leur pensée au service de la haine et du mensonge.

Gide, au cours de la guerre, protesta, contre les « imprécations pathétiques et incohérentes » des nationalistes déchaînés, mais il n'écrivit, dans son *Journal*, que pour lui-même. Pendant quatre ans, il pensa que son plus strict devoir était de se taire.

Mais à peine l'armistice avait-il sonné qu'il dénonça la vaste escroquerie intellectuelle qui venait de léser les esprits libres. Ah ! « nous en a-t-on fait voir », s'écrie-t-il ! « Comme si la vérité n'était pas plus encourageante, plus probante, plus bienfaisante que tous les mensonges ! » Et il publie, dès 1919, les pages inédites de son *Journal*.

Ici, il abat la « thèse... absurde » d'un Louis Bertrand, « qui découvre dans le *Faust* l'invitation à la guerre » de 1914. Les réactionnaires pensaient que Goethe, Nietzsche, Wagner étaient aussi coupables que Guillaume II ! Là, Gide fait ressortir cette tendance ridicule de tant d'écrivains, qui considèrent que leurs propres idées sont françaises, celles qu'ils détestent, allemandes. Pour Barrès, le jansénisme Kantien est d'essence allemande, la « pensée jésuite et barrésienne... profondément française ». Quand Jacques Rivière veut faire la psychologie de l'Allemand, — en le peignant, lui explique Gide, vous vous opposez à lui et

« vous vous peignez du même coup vous-même ». De même, ai-je constaté, pour Paul Souday, l'Allemand représentait l'intuition nébuleuse, la France l'intelligence claire. Pour Bergson, par contre, l'esprit prussien, c'est l'intelligence mécanique, la France, c'est l'esprit léger d'intuition et d'improvisation (1). Cependant Gide nous rappelle la complexité que comporterait l'analyse du caractère d'un peuple. Ces traits, qu'on nous « baille » comme représentatifs de la race germanique, n'ont guère de valeur.

En dehors de ses écrits, Gide a cherché à contrôler quelques-unes des affirmations avec lesquelles la propagande française a frappé le plus souvent l'opinion, et notamment les atrocités portées à la charge des Allemands. Ceux-ci ont-ils, par exemple, coupé les mains de certains enfants en Belgique? Gardant toujours l'attitude objective, Gide admet à priori qu'une telle assertion n'est pas mensongère, mais veut la vérifier. Cependant, malgré ses recherches, il n'a trouvé aucun document sérieux, aucun témoignage accréditant ces faits. Cette absence de réponse affirmative sur un point grave et précis crée une angoisse qui s'étend, presque inconsciemment, à tant d'autres faits plus incertains, à tant de calomnies gratuites, de jugements sommaires, de fausses nouvelles...

Ainsi Gide nous a peu à peu conduit, et comme malgré lui, en plein doute... Sa critique systématique et minutieuse de la vérité constitue une force destructive qui agit, elle aussi, contre l'idée de la guerre...

*
* *

Aussitôt après l'armistice, Gide reprenait sa tâche interrompue de servant de la culture européenne. Dans la N. R. F., dont il aidait la renaissance, il écrivait : « C'est une absurdité que de rejeter quoi que ce soit du concert européen... La France ne peut pas se passer

(1) Il est amusant de constater que Gide lui-même a cédé à cette faiblesse. Il manque, dit-il, à l'Allemand « l'esprit de discrimination » ; il ne peut pas « individualiser ». Sans doute parce que l'individualisme et l'esprit critique sont précisément les caractères dominants de Gide.

plus longtemps de la collaboration de l'Allemagne » et réciproquement. Paroles scandaleuses, à l'époque où les nationalistes venaient d'organiser des ligues dont les adhérents juraient de ne jamais reprendre, jusqu'à la fin des temps, de relations personnelles ou commerciales avec les Allemands (1).

Bien plus : Gide fut un des premiers à les recevoir à nouveau en France : l'essayiste Grothuisen, le doux Rilke, Curtius... bien d'autres. Comme il n'avait jamais lancé de cri de haine contre les Allemands, il pouvait renouer avec eux des rapports cordiaux et d'amitié renaissante.

*
* *

« L'Europe entière court à la ruine... » aussi longtemps que « les esprits conservateurs voudront loger l'avenir dans les institutions du passé, car les formes vieilles ne peuvent convenir aux forces jeunes ». Ce n'est qu'en « housculant » la tradition que le danger commun de faillite pourra être écarté.

La guerre, en effet, a marqué d'une irréparable coupure la fin d'un siècle, le 19^e, qui s'est achevé en 1914. Au cours de cette longue période, relativement pacifique, un système extrêmement complexe d'échanges s'était établi entre l'Europe et les autres parties du monde. Ce réseau de relations monétaires, économiques, juridiques et intellectuelles ne reposait en équilibre que par miracle.

Le moindre choc devait tout bouleverser. De ce mécanisme, si patiemment élaboré, en 1919, il ne reste plus grand chose. Un vieux monde meurt. Un nouveau naîtra-t-il ?

Dans le même sens que Valéry, qui ne considère déjà plus l'Europe que comme une étroite presque attachée au flanc de l'Asie, Gide écrit : « Les foyers de civilisation se sont déplacés lentement, et pourraient se déplacer encore. »

O grande et misérable Europe ! Divisée contre elle-même par des particularismes anachroniques ! Au-

(1) En août 1914, ce fut, dans la presse, un tollé général quand A. France écrivit qu'un jour reviendrait où nous pourrions, à nouveau, tendre une « main amicale » aux Allemands.

tour d'elle, les peuples de couleur qu'elle a asservis, la menacent, car dans ses colonies, comme chez elle, elle a appliqué les vieux principes d'autorité réactionnaire et de mystique supériorité raciale. Aveuglé par l'orgueil qu'il tire de sa peau blanche, l'Européen se croit immortel. Cependant quelques très rares esprits, dont Gide, s'inquiètent, souffrent, et pour ne pas désespérer, portent leurs regards vers l'Orient de l'Europe.

— Vers l'Orient...

LÉON PIERRE-QUINT.

